

La peur du ridicule

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **2 (1908)**

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-751143>

Nutzungsbedingungen

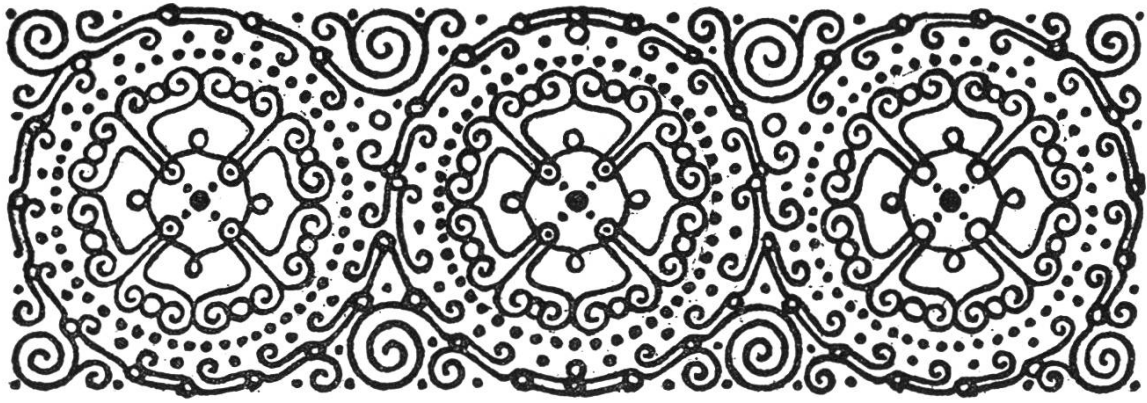
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA PEUR DU RIDICULE¹⁾.

„Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point: c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce, et d'une manière qui plaise et qui instruisse.“

La Bruyère.

Notre esprit moderne, si précis en matière scientifique, se contente d'à peu près pour les notions morales. Je disais ici, il y a un mois: „Notre paresse de pensée est effrayante; nous vivons de clichés, de phrases toutes faites.“ Absorbés chaque jour par de petits devoirs, nous ne trouvons plus le temps de réfléchir, de nous recueillir, de manière à donner à tous ces petits devoirs un but, une signification morale. Les évènements se succèdent, notre être moral évolue à notre insu, et les mots essentiels de notre vocabulaire se figent, ou se faussent, ou se vident de sens. Chacun peut s'en convaincre, pour peu qu'il soumette à un examen attentif ses notions morales et les faits de la vie, pour peu qu'il lise d'un esprit critique un article de journal. J'ai

¹⁾ Au mois de mai j'ai fait à Lausanne, à la Ligue pour l'action morale, une conférence sur „La peur du ridicule“, que plusieurs personnes m'ont prié de publier. En principe je suis contraire à ce genre de publications dont on abuse si fort aujourd'hui: Une conférence, faite pour être dite, est nécessairement conçue dans un autre esprit qu'un article, fait pour être lu. J'ai donc en plusieurs endroits remanié mon texte (en profitant de quelques observations de M. Auguste Forel), mais je n'ai pas réussi à supprimer partout le „ton“ de la conférence; j'en demande excuse aux lecteurs.

essayé de définir la sincérité, comme introduction générale à une série d'études sur la justice, la liberté, l'idéalisme, l'individualisme; j'ouvre aujourd'hui la série par „la peur du ridicule“.

Des études de ce genre ne sont pas tenues d'apporter des faits nouveaux, ni même des idées bien nouvelles. Ce que j'ai à dire, tous l'ont déjà constaté, plusieurs en ont souffert, et je ne veux être qu'un porte-parole; cela même n'est pas sans quelque utilité: à réunir ainsi les expériences morales en un faisceau, on en fait mieux voir la signification; à dire tout haut ce dont chacun souffre tout bas, on suscite chez l'un ou l'autre une décision virile, on détermine une orientation plus directe vers un idéal plus net. Le principal, ce n'est pas que nous soyons tous absolument d'accord sur tous les points; la morale n'est pas un dogme, elle est une vérité vécue; le principal, c'est donc que chacun réfléchisse, et que, mettant à l'unisson ses actes avec ses idées, il vive sa vie en pleine conscience, affranchi de ces mille servitudes et hypocrisies qui étouffent en nous le meilleur de nous-mêmes, et qui galvaudent en monnaie de billon ce trésor qu'est la vie humaine, brève comme une heure, profonde à l'infini.

Il ne semble pas tout d'abord qu'on ait à définir ce qu'est la peur du ridicule; l'expression est d'un usage courant; mais nous y voyons tantôt un défaut, et tantôt une qualité — et dans ce cas, une qualité latine, plus spécialement française. Plusieurs sourient des Allemands qui ne connaissent pas, dit-on, la peur du ridicule; d'autre part, aux heures de sincérité, nous avouons que cette peur paralyse notre liberté individuelle, notre action morale. Or, cette „qualité“ que nous refusons aux Germains, ils la possèdent, eux aussi; seulement ils mettent le ridicule ailleurs. Un ami de Zurich me disait récemment: „Ce qui nous gêne en société, c'est la peur que nous avons du ridicule; pour nous, faire un compliment, même sincère, à une femme, ou dire une chose aimable, même méritée, à un homme, c'est paraître flatteur et ridicule; nous craignons toujours de franchir des limites, dont nous ne savons pas bien où elles sont.“ Un Latin dira que c'est mettre le ridicule là où il n'est pas. Soit; mais je me rappelle un camarade français, en compagnie duquel je contemplais un très beau tableau: cet ami s'éloigna avec une plai-

santerie de Gavroche; comme je m'en étonnais, il me dit soudain: „Cela est si beau, que j'en suis ému; et alors, pour cacher cette émotion ridicule, j'ai dit une ordure.“ Ce procédé est-il plus légitime que la gaucherie germanique? Avouons que l'un vaut aussi peu que l'autre; dans les deux cas, il s'agit d'un manque de naturel.

Il importe donc de distinguer avec soin ce qui nous paraît ridicule, par une aberration mentale et morale, de ce qui est ridicule. Pour peu qu'on s'applique à cette distinction, on fait chaque jour des constatations parfois amusantes, souvent attris-tantes. Et l'on s'aperçoit bientôt que le problème est infiniment plus compliqué qu'il ne paraît d'abord; on voit qu'il touche aux choses extérieures et à la vie intime; à l'éducation des enfants, aux relations sociales et à la dignité individuelle; que notre „po-litesse“ n'est souvent plus qu'une formule, une enveloppe qui a perdu son contenu, le tact du cœur, pareille à une chrysalide d'où le papillon s'est envolé; on voit enfin que notre manie de chercher partout le ridicule est un procédé spirituel en apparence, simpliste en réalité, et même grossier.

Ainsi nous confondons beaucoup trop souvent ce qui est comique avec ce qui est ridicule. Le comique provoque un rire sans méchanceté; il est d'ordre intellectuel, esthétique; le ridicule au contraire est d'ordre moral, le rire qu'il soulève est en quelque sorte un châtiment, une exécution. Confondre ces deux domaines, c'est pécher à la fois contre le goût et contre la charité. Notre époque, où chacun parle de tout en réfléchissant si peu, est riche en confusions de tout genre; elle confond le sentiment avec la sentimentalité, l'éloquence avec la rhétorique, le patriotisme avec le chauvinisme. Sans doute, il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche Tarpéienne, un pas du sublime au ridicule; mais cela n'empêche pas le Capitole d'exister, ni le sublime de rayonner dans les âmes; et nous devons lutter contre tout appauvrissement des notions intellectuelles et morales.

D'une façon générale, ce qui nous paraît ridicule, c'est ce qui sort de la ligne, de la convention officielle; cette convention change d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre; peu importe; malheur à celui qui ne la respecte pas! Passagère et arbitraire,

elle s'impose avec l'autorité d'une loi éternelle. Qui donc établit cette convention? Personne et tout le monde; ceux qui font peur et ceux qui ont peur.

Ceux qui font peur, ce sont des gens le plus souvent futiles, désœuvrés, à l'esprit sec et facile, qui s'acharnent à prendre les choses et les hommes par leur petit côté, sans pénétrer jamais dans les âmes, sans même supposer des mobiles et des situations qui ne sont pas les leurs. Pour quelques semaines passées sur les boulevards de Paris, pour avoir péleriné du café Vachette chez Maxim, ces gens en rapportent un accent, qui est le seul bon, des clichés qui sont de l'esprit concentré, et des faux-cols qui sont les seuls élégants. Ces petits terroristes n'ont qu'une crainte, c'est de sembler des provinciaux, des naïfs auxquels on pourrait en faire accroire.

Ceux qui ont peur, ce sont les innombrables timides, dont chacun s'imagine qu'il est seul à souffrir, dont chacun suppose autour de lui une coalition de sourires narquois. Intellectuellement et moralement supérieurs aux terroristes, les timides leur obéissent, par peur de se singulariser. Et tous ensemble créent une puissance occulte, un fantôme qui nous impose une certaine façon de se vêtir, une certaine façon de penser, d'agir et de ne pas agir.

Combien j'en ai vus, et des meilleurs, souffrir de ce fantôme! Hypnotisés par la crainte d'une raillerie, ils se taisent, ils renoncent, lambeau par lambeau, à leur individualité; et, hurlant avec les loups, ils bafouent aujourd'hui ce qui était naguère le plus pur de leur vie intérieure.

Or voyons maintenant ce qui est vraiment ridicule. Pour moi, le ridicule est une contradiction entre l'être et le paraître; le ridicule, c'est la prétention. J'appelle ridicule l'individu très „correctement“ vêtu, dont les bagues et le langage révèlent une âme vulgaire. Et le monsieur qui se vantait d'avoir pénétré, à Rome, dans les salons les plus aristocratiques, en soudoyant un laquais, ce monsieur était ridicule et ne s'en doutait pas. Tout à l'heure nous aurons d'autres cas encore à citer, mais je trouve surtout ridicule cette peur que nous avons d'être de chez nous, d'être Suisses, avec force, avec grandeur.

Disons-le franchement et sans nous scandaliser: la peur du ridicule est surtout une maladie de bourgeois; le peuple ne la connaît guère, l'aristocratie pas davantage, et tous les hommes éminents que j'ai connus n'y pensaient même pas; ils ont mieux à faire¹⁾. Le bourgeois semble craindre de n'être pas bien assis. On dirait qu'un geste, qu'un mot spontané puisse le déconsidérer devant l'univers et compromettre sa situation patiemment acquise; par là il borne lui-même son horizon, entrave lui-même son essor, et dépouille sa vie de ce qui fait le prix et la beauté de la vie: la liberté morale.

Si j'avais plus de place pour parler ici toilettes et mode, nous verrions que cette question, tout extérieure en apparence, est liée à la vie intime. Pour la femme, la toilette — telle qu'on la comprend encore — n'est pas seulement une cause de dépenses; elle la diminue intellectuellement et moralement. Je suis de ceux qui tiennent beaucoup au charme féminin, au goût, à l'élégance même, dans les tissus, dans les couleurs et dans la ligne; c'est une question d'art et non de mode. La mode, précisément sur ce point, me semble le plus souvent un leurre étrange; être démodé, c'est être ridicule; une partie de ce ridicule retombe sur la mode de hier, et retombera demain sur la mode d'aujourd'hui. La vraie élégance, c'est-à-dire l'art, ne saurait varier d'une saison à l'autre. — Et tant que la femme ne saura pas allier le goût avec le naturel, tant qu'elle s'obstinera à préférer le mensonge d'une forme irrationnelle à la poésie des couleurs, à la noblesse des lignes humaines, elle portera le signe extérieur de son esclavage. — Sur la mode masculine, tantôt banale, tantôt rigide et carnavalesque, la redingote, le frac, le haut de forme et autres colifichets blancs ou noirs qui expriment, paraît-il, l'âme en joie ou l'âme en deuil, il est permis de ne pas insister.

Monsieur Forel a remarqué avec raison l'influence malheureuse que ces questions de vêtements exercent à l'école, à

¹⁾ Dans la discussion qui suivit ma conférence, M. Forel a fait remarquer que chez nous le peuple même est accessible à la peur du ridicule; on pourrait en dire autant de notre „aristocratie“. En Suisse l'esprit bourgeois prévaut partout; c'est le défaut de nos qualités. En écrivant mon texte, je pensais surtout au peuple et à l'aristocratie de l'Italie qui est, après la Suisse, le pays que je connais le mieux.

l'âge où l'enfant est très sensible à la moquerie, au silence dédaigneux. Chacun de nous a de ces souvenirs d'école, où il fut railleur ou raillé, bourreau ou victime. Combien d'humiliations secrètes, d'expansions refoulées, de caractères faussés, et combien d'existences en ont gardé le pli douloureux de la défiance. C'est ici un triste chapitre de l'éducation par le système du „qu'en dira-t-on“.

Notre vie suisse a plusieurs lacunes; celle que je déplore particulièrement, c'est le manque de sociabilité. Nous avons une „société“, plusieurs sociétés même; nous n'avons pas de vie sociale. Les raisons en sont multiples; il en est une qui touche à la question du ridicule. Dans deux ou trois villes de ma connaissance, voici ce qui se passe: les salons ouverts sans appareil comme une oasis hospitalière au milieu des soucis quotidiens sont pour ainsi dire inconnus; les dîners qu'on donne, pour se voir et pour causer, sont de plus en plus somptueux; le luxe des fleurs va de pair avec celui de la table; ne serait-il pas ridicule de faire moins que M. X., ou M. Y.? Ne serait-on pas taxé d'avarice ou de manque de savoir-vivre? Dans une maison princière, ces choses-là sont l'affaire du majordome; dans une maison bourgeoise, c'est la famille entière qui en pâtit; et les anicroches des domestiques d'emprunt, anicroches dont les hôtes ne s'aperçoivent guère, mais qui semblent à la maîtresse de maison le comble du ridicule! Elle comprend alors l'état d'âme de ce pauvre Vatel devant la marée qui n'arrivait pas... C'est ce qu'on appelle les „devoirs de société“, où le repas trop long, la digestion laborieuse et le brusque départ succédant au café noir tuent la conversation, alors que la société devrait être un plaisir, une émulation intellectuelle. — Qui donc osera briser la routine, inviter des gens d'esprit non point pour manger, ni pour échanger des banalités ou des méchancetés, mais pour dire ce qu'ils pensent?

Nous regardons beaucoup trop du côté de Paris ou de Berlin, tandis que nous avons là, tout près, l'Italie! L'Italie qui fut au XVI^{me} siècle la maîtresse des peuples civilisés, et qui à plus d'un point de vue l'est aujourd'hui encore, pour ceux qui la connaissent dans son intimité; l'Italie, où la peur du ridicule est pour ainsi dire inconnue, où la spontanéité est une vertu,

alors que chez nous elle est ridicule. Vers 1530, alors qu'à la cour de France on mangeait encore avec les doigts¹⁾, l'Italie avait déjà ce livre merveilleux, *Il Cortegiano*, où Castiglione a décrit la société d'Urbino, un livre qui contient des idées que nous saluons aujourd'hui comme des nouveautés quand elles nous viennent de France ou d'Angleterre. Malgré toute notre „instruction“, nous trahissons encore un reste de barbarie par notre respect fétichiste pour les règles d'une politesse extérieure; ces règles, qu'on ne saurait enfreindre sans paraître ridicule, sont nécessaires à qui n'a pas encore ce capital séculaire de culture humaine que l'Italien appelle la „gentilezza“, c'est-à-dire la noblesse du cœur. C'est pourquoi, dans nos salons, le bon goût des gens bien élevés interdit de parler politique, religion, morale sexuelle et même littérature; la causerie tournerait trop vite à la dispute blessante ou pédante. Nous nous contentons de potins, de calembours et de lieux-communs officiels.

En matière d'art, nous retrouvons la même anarchie intellectuelle, le même snobisme qui met le ridicule où il n'est pas, et ne le voit pas là où il est. Dans un de nos bons journaux, je lisais l'autre jour une „critique d'art“ où nos deux plus grands peintres, Hodler et Welti, étaient jugés sans respect, et sans intelligence; Hodler en particulier y était persiflé d'un petit air supérieur. On peut ne pas aimer Hodler. Personnellement, j'admire ses paysages, sans comprendre le rythme de ses figures; mais qu'on ridiculise un artiste de cette puissance, cela me dépasse.

¹⁾ Voir *Franklin*: „La civilité, l'étiquette, la mode, le bon ton du XIII^{me} au XIX^{me} siècle“ (Paris 1908) Tome I, aux pages 288, 291, 315. Jusqu'au XVII^{me} siècle au moins, tout le monde en France mangeait avec les doigts; l'emploi des fourchettes ne commença à s'introduire dans la haute société qu'après 1600, et ne fut pas d'un usage régulier dans la bourgeoisie avant le XVIII^{me} siècle. En 1608 un voyageur anglais écrit: „Dans les villes italiennes, j'ai observé une coutume qui n'existe dans aucune des contrées que j'ai parcourues, et sans doute dans aucun pays de la chrétienté, si ce n'est en Italie. Les Italiens se servent toujours d'une petite fourche quand ils coupent leur viande . . . J'en arrivai à adopter cette coutume, même lorsque je fus de retour en Angleterre. *Cela me valut d'ailleurs plus d'une raillerie* . . . — Le marquis de Roulliac, mort en 1662, ayant osé manger et boire à table comme nous mangeons et buvons aujourd'hui, fut trouvé fort ridicule, et nul n'osa suivre son exemple, pas même les personnes qui en avaient le plus envie. (Voir Tallemant des Réaux, *Historiettes*, tome VI, page 449.)

Et pour les admirateurs à outrance de Hodler, d'Amiet, de Giacometti, n'est-il pas ridicule d'oser une critique, même objective? Veut-on nous convertir par le terrorisme? D'une façon générale, le souci de l'art chez nous me semble encore assez superficiel; il n'est pas entré dans nos âmes de façon à se mêler harmonieusement aux préoccupations morales et à la vie entière. Il suffit de voir nos intérieurs, où les œuvres d'art achetées par snobisme sont entourées d'objets vulgaires; il suffit d'entendre nos petites opinions quotidiennes, qui contredisent les idées que nous applaudissons au théâtre, que nous aimons dans un poème. Cent détails de ce genre me font croire que nous pressentons à la vérité la majesté du Beau, mais qu'il n'est encore pour les „gens bien“ qu'un Paradis perdu ou une Terre promise. — A Lausanne par exemple, qui donc a osé critiquer les projets de façade pour la nouvelle gare? Tant que nous tolérerons l'architecture fédérale, ne parlons pas trop haut de notre amour de l'art.

Les infirmités physiques, petites et grandes, sont ménagées par la charité . . . officielle; pratiquement, plus d'une infirmité est tournée en dérision. Un défaut de prononciation, un oeil qui louche, un nez de travers — qui en réalité peuvent être comiques, mais non point ridicules — ont déjà fait bien des malheureux. Et la crainte du ridicule est si grande, que l'infirme, bossu ou boîteux, s'exagère encore le danger; il est hanté par un fantôme. Chaque devanture de magasin reflète son image disgracieuse; sur le trottoir un gamin le contrefait; dans les yeux des femmes il lit un peu de pitié mêlée d'ironie; quoi qu'il fasse, où qu'il aille, il emporte avec lui son malheur. Par un soir de printemps, quand les amoureux s'en vont sous les lilas en fleurs, l'infirme marche, le cœur gros d'amour et de peine, tout seul à travers la ville, fiévreux, et rencontre peut-être une enfant qui dit à sa mère: Regarde, maman, comme il a mal! — Il voudrait alors lui dire: Non, mon cœur n'a plus mal, puisque j'ai ta sympathie. — Selon le tempérament et le hasard des rencontres, l'infirmité peut aboutir à l'amertume et à la méchanceté, ou au contraire à la sérénité. En effet, si, faisant un effort sur lui-même, l'infirme affronte le fantôme, il le voit s'évanouir, il triomphe non seulement du ridicule physique, mais encore de tous les autres, et fonde alors sa conception de la vie, sa morale et son bonheur

non plus sur les hasards de la nature, ni sur l'opinion d'autrui, mais sur cette loi suprême qu'on découvre au fond des grandes douleurs et qui dit: Sois bon!

L'infirmité est un fait dont il faut bien prendre son parti; la lutte est plus difficile, plus traîtresse quand il s'agit du ridicule qu'on attache à certains faits de la vie morale. Ici on a toujours la tentation d'une lâche capitulation; on se gêne, on se tait, on renonce, on se mutile, et l'on passe même à l'ennemi.

Quels sont donc ces prétendus ridicules de la vie morale? Ils sont légion, et pourtant difficiles à préciser, parce qu'ils résultent d'un ensemble de circonstances spéciales, et surtout parce qu'ils dépendent de l'interprétation d'autrui. Selon que l'interprétation est bienveillante ou malveillante, le même homme a du coeur ou n'est qu'un sentimental; il est sincère ou n'est qu'un effronté; il est confiant ou n'est qu'un gobeur. Et la liste serait longue encore; elle opposerait à chaque qualité sa caricature. — Or, quand il ne s'agit pas de nos amis personnels, l'interprétation malveillante offre un charme particulier; elle permet de jouer à l'homme fort sans beaucoup de fatigue; elle donne l'illusion de la perspicacité; elle fait de l'esprit à bon marché. Et nous avons la manie et la terreur de l'esprit.

Doué comme beaucoup d'autres du seul esprit de l'escalier, j'admire l'esprit chez autrui, quand on en fait un bon usage. Mais l'esprit de dénigrement, purement négatif et méchant, me fait horreur; il commet des crimes, de lâches assassinats; froidement on exécute un homme en une plaisanterie, on étouffe une idée sous un calembour. Il en résulte un état général d'insécurité. Quand vous avez bien ri de quelques méchancetés dites par autrui, et qu'en riant vous avez peut-être renié quelqu'un ou quelque chose, êtes-vous bien sûr que, vous parti, on ne rira pas de vous? Cette suspicion générale engendre la lâcheté.

Cette terreur est une erreur; ce ridicule est un fantôme dont la puissance est faite uniquement de notre complicité. On dit que le ridicule tue; il ne tue que par autosuggestion; les traits d'esprit ne peuvent rien contre les grandes pensées, qui „viennent du cœur“, disait Vauvenargues. Et Vauvenargues en est la preuve; son petit livre, que le Mercure de France déclarait „au dessous de tout“ est aujourd'hui de ceux qu'on ouvre avec respect,

comme un legs impérissable de noblesse humaine. — J'en trouve une autre preuve dans la Correspondance littéraire de Grimm. Dans cette Revue de la seconde moitié du XVIII^{me} siècle, adressée à Catherine de Russie et à d'autres têtes couronnées, Melchior Grimm a semé l'esprit à profusion, du sien et de celui d'autrui, toujours brillant, souvent méchant; un y trouve les meilleurs mots du jour, les épigrammes des „philosophes“, les vers mordants de Voltaire; celui qu'on y tourne souvent en ridicule s'appelle Jean-Jacques Rousseau. Que reste-t-il aujourd'hui de tout cet esprit? Bien peu de chose; l'œuvre de Voltaire et de ses amis appartient à un passé déjà lointain, celle de Rousseau crée encore; la victime survit aux bourreaux.

La Bruyère a dit du ridicule, en divers endroits: „La moquerie est souvent indigence d'esprit. — C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improver et de mépriser les autres. — Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante: cela n'a pas été dit, et je l'ose dire.“

Dans le domaine moral plus que partout ailleurs, la victoire est au courage, à la ténacité, à la conviction sincère et désintéressée. Chacun de nous est un soldat à la brèche; les divergences d'opinion sur tel point particulier donnent à chacun sa tâche, mais ne nous divisent pas, pourvu qu'un effort de bonne volonté nous élève au Bien commun, au dessus des intérêts personnels. Quant aux esprits matériels, pour lesquels notre langage est une énigme, il ne faut pas espérer les convaincre, il faut les vaincre par une énergie que rien n'entame, contre laquelle le ridicule se brise, comme le brouillard se déchire au granit des montagnes. L'an passé, quand j'ai lutté pour le Cervin, on m'a reproché de faire une question de sentiment; des nombreuses lettres reçues à ce sujet, une m'accusait d'être un „obscurantiste du moyen-âge“; évidemment, pour plusieurs, un professeur de philologie ne peut être que relié en parchemin. La campagne du Cervin, les articles que je publie ici, l'idée même de „Wissen und Leben“, tout cela constitue une unité. En étudiant le passé, j'y ai puisé une foi inébranlable en l'avenir, j'ai vu que le bien triomphe toujours du mal quand les hommes le veulent.

Le mot „idéalisme“ est compris souvent d'une façon vieillotte; on y voit un certain vague à l'âme romantique. On applaudit René Morax à la Fête des Vignerons; mais ailleurs on lui dit: „Tu n'es qu'un poète“. Nous reviendrons là-dessus. Aujourd'hui disons simplement que notre idéal moderne n'a rien d'irréel, qu'il ne se confine pas non plus à tel dogme politique ou religieux, qu'il se résume, avec Alfred de Vigny: la foi aux idées. Cette foi est un sentiment; n'en rougissons pas. Sortant de la matérialité, nous avons à encourager les volontés chancelantes, à développer les individualités dont notre Suisse a grand besoin. La Suisse, si petite au milieu de nations grandissantes, peut continuer fièrement l'œuvre des aïeux, à condition de prendre mieux conscience de son unité, de sa mission. Qu'elle cesse enfin d'être un grand village, où l'on s'épie jalousement d'une chaumière à l'autre! La nature et l'histoire ont limité ses frontières sur un espace étroit, afin que, concentrant toutes ses énergies, elle se dresse en hauteur, pour embrasser un plus vaste horizon, du couchant de la violence à l'aurore de la paix.

Délivrons-nous donc de cette peur du ridicule qui nous rapetisse tous et qui entrave les bonnes volontés; que chacun s'efforce d'être soi, non pas pour une vie égoïste, aux dépens d'autrui, mais d'être soi pour être plus fort et mettre cette force au service de l'idéal; d'être soi, dans un progrès constant vers l'harmonie, vers l'humanité, dans la liberté.

ZURICH.

E. BOVET.



DIE STELLUNG JESU ZUM SEXUELLEN PROBLEM.

Unter diesem Titel bringt Dr. Herm. Gschwind im 20. Heft dieser Zeitschrift eine Auseinandersetzung mit Herrn Dr. Fr. W. Förster. Das Resultat dieser Untersuchung gipfelt in der Vermutung: „Jesus war wahrscheinlich, das heisst, sofern wir das heute überhaupt noch zu beurteilen vermögen, weder ein Eunuche des sittlichen Willens noch der Verstümmelung, sondern ein Eu-